

Giacomo Leopardi

D'une encre amère et noire

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Faut-il être laid et bossu pour voir la vie en noir comme Leopardi ? Byron, qui était beau (quoique boiteux - de la boiterie de l'archange tombé du ciel après avoir lutté contre Dieu), avait pourtant à peu près la même philosophie que Leopardi. Mais c'était celle d'un homme qui, tel le Satan de Milton, avait déclaré la guerre à la société et à l'humanité, qui avait vécu sous le regard de ses contemporains, ces hommes qu'il méprisait hardiment, et qui était aimé des femmes, ces créatures du Diable, alors que Leopardi avait vécu comme un reclus dans son cabinet. Courbé sur ses livres, rêvant de ses chers Anciens et d'une gloire qu'il ne connut jamais de son vivant, il ne les méprisait que dans le secret de son cœur.

« Je naquis d'une famille noble, dans une ville ignoble d'Italie », écrivit-il. Le comte Monaldo Leopardi, son père, se disait fier de son palais, de son rang et de sa ville. Il préférait être le premier à Recanati que le second à Rome. Toutefois il vénérât le gouvernement pontifical et tenait à l'Ancien Régime par toutes les fibres de son être. Il ressemblait par plus d'un trait au marquis del Dongo, le père de Fabrice dans la Chartreuse, et refusa de se mettre à la fenêtre quand Bonaparte traversa la ville. « C'eût été, dit-il, faire trop d'honneur à ce misérable. » Convaincu de son importance, il était toujours vêtu de noir, portait la culotte courte, l'habit brodé et l'épée. « Avec une épée au côté et un habit de céré-

monie, disait-il, il serait impossible de tomber très bas, même si on le désirait. » Fabuleuse époque où le nom et le rang étaient tout et où le mérite comptait pour si peu, surtout quand il était incarné par une armée de va-nu-pieds comme celle des soldats de l'An II !

Une terrible mère

La comtesse Adelaïde, mère du poète, était une femme parfaite dans le sens le plus atroce du mot. Toute sa vie, écrit son mari, elle ne connut d'autres intérêts que ceux de sa famille et celui de Dieu. De ses enfants, elle exigea non seulement une entière et parfaite soumission à toutes les pratiques religieuses, mais un mépris total des choses de la terre. Elle condamnait tous les plaisirs, toutes les distractions qui éloignaient de Dieu. « J'ai connu une mère, écrivit plus tard son fils, qui non seulement refusait sa pitié aux parents qui perdaient des enfants en bas âge, mais les regardait avec une profonde et sincère envie, parce que ces enfants, échappant aux périls du monde, du péché, de la chair et du diable, s'étaient envolés au ciel, cependant que leurs parents se voyaient délivrés du souci de les élever. Lorsque ses propres enfants, comme il arriva plusieurs fois, furent en danger, elle ne pria pas pour qu'ils mourussent, car la religion l'interdit, mais en fait, elle s'en réjouit. Le jour de la mort d'un de ses

lettres

enfants était pour elle un jour heureux et elle ne comprenait pas comment son mari pouvait se lamenter. Elle tenait la beauté pour un vrai malheur et quand elle voyait ses enfants laids ou infirmes, elle rendait grâce à Dieu. Elle ne négligeait jamais une occasion de leur montrer leurs laideurs et s'étendait avec une impitoyable franchise sur les inévitables humiliations que de tels défauts physiques pouvaient causer. Tout cela pour les corriger du péché d'orgueil. »

On comprend qu'avec des parents aussi terribles et une pareille éducation, il eût fallu être un saint pour conserver la foi de son enfance ! Giacomo, qui n'était pas né pour être un saint, la perdit, après avoir pourtant montré une piété sincère et servi la messe avec un grand zèle. Mais la sainteté l'attirait moins que la gloire.

La bosse du savant

Le palais du comte son père contenait une immense bibliothèque. C'est là que Giacomo entreprit sa propre éducation. Il lut sans pédagogue les langues anciennes, latine, grecque et hébraïque. A l'âge où d'autres annoncent le rudiment, il devint un véritable érudit et son nom commença à circuler parmi les sociétés savantes. Pendant toute son enfance, il vécut dans cette bibliothèque : il y avait usé ses yeux, il s'y était tordu. Son corps déformé, privé de tout exercice physique, ne résistait plus à aucun effort et lui était devenu un véritable instrument de torture.

A la pensée de ses jeunes années envolées, il devint enragé : « Je me suis misérablement et irrémédiablement ruiné moi-même, en rendant odieuse et méprisable mon apparence extérieure, la seule qui existe pour la majorité des hommes. » Depuis l'âge de huit ans, on l'habillait en abbé. Son père insistait pour

qu'il prît les Ordres. Mais la cape de l'abbé ne dissimulait point la bosse du savant.

Les lettrés italiens, sur lesquels ses travaux avaient attiré l'attention, conseillaient la patience à l'adolescent qui brûlait de quitter sa ville natale où il se consumait. « La solitude est mauvaise pour les hommes qui brûlent de l'intérieur », écrivait-il. Léopardi se sentait devenir patriote italien. « J'ai atteint ma vingtième année, et qu'ai-je fait jusqu'ici ? Aucune grande action n'a illustré mon nom. Oh, mon pays, mon pays ! Je ne puis répandre mon sang pour toi, car tu n'existes plus. Oh ma patrie ! Je vois les murs, et les arcs, et les colonnes, et les statues désertes de nos aïeux. Leur gloire, je ne la vois plus. Je ne vois ni le laurier, ni le fer dont étaient ceints nos pères autrefois. »

Léopardi a, à ce moment-là, deux ennemis : l'Ancien Régime et l'envahisseur français propageant pourtant des idées qui, par certains côtés, pourraient lui être sympathiques. En face de lui, son père lui tient ce discours : « Je n'approuve pas cette admiration pour l'Italie ancienne. Pour moi, je trouve nécessaire d'obéir et vois peu la différence entre un souverain né au-delà ou en deçà des Alpes ? » Ce sont là des paroles pleines de philosophie mais dont le bouillant Giacomo n'est pas en état de faire son profit.

C'en est trop pour lui. Il veut s'enfuir. La privation de toute société féminine à quoi le condamne la folle prudence de ses géniteurs le jette au désespoir. A son père, il écrit : « Dans l'intérêt de quelque chose que je n'ai jamais connu mais que vous appelez le foyer, la famille, vous avez exigé de vos enfants le sacrifice, non seulement de leur santé physique, mais de leurs désirs naturels, de leur jeunesse, de toute leur vie. »

La mort, un bien

A dater de ce jour, Leopardi refuse de se vêtir en abbé. Il se donne tout entier à son désespoir et à la poésie. Exercice que son père juge coupable et frivole. Pendant onze ans, il n'écrivit plus de poèmes mais remplit plus d'un million de pages de ce qu'il appelait son *Zibaldone*, livre où il y avait de tout, philosophie, philologie, science, histoire critique, citations, etc. Dans un poème sur Brutus, il montre l'homme qui se guérit de son malheur par le suicide. Le désir de la mort grandit en lui. Au moins faire une belle fin, à la manière de ses chers Anciens. L'un de ses oncles l'emmène à Rome. Il est déçu. Il avait détesté sa petite ville natale, mais elle était du moins à l'échelle humaine. A Rome il est ignoré. « Dans une grande ville, écrit-il, un homme vit sans aucune relation avec ce qui l'entoure. Attirer l'attention sur soi dans une grande ville est une entreprise désespérante. » Il retourne à Recanati.

Deux camps s'y affrontent : les vieux, les parents et les prêtres qui défendent jalousement le trône et l'autel, et les enfants qui appellent de leurs vœux l'indépendance, la liberté et l'amour. Leopardi s'enfonce de plus en plus dans son pessimisme. Cloîtré dans la bibliothèque, il y écrit ses *Operette morali*, dont le thème est toujours le même : la vie est un mal, la mort est un bien. Manzoni salue en lui un maître de la prose italienne, mais Leopardi s'irrite quand on lui dit que son pessimisme est l'expression de son propre malheur. C'est par lâcheté et sottise, dit-il, et par refus de reconnaître l'horreur de l'existence qu'on veut considérer ses opinions philosophiques comme le fruit de ses souffrances personnelles.

A ses amis libéraux qui croient aux réformes, il répond : ce qui est mauvais, c'est l'espèce humaine, la vie, le monde. Le mal vient de la nature et de la condition humaine, non des institutions. Songeait-il qu'en disant cela il rejoignait les vues les plus noires et les plus rigoureusement catholiques de sa mère abhorrée, l'impitoyable comtesse Adélaïde ? Ses dernières années sont un calvaire pour lui et pour ses proches. Il devient de plus en plus impossible à vivre. Malade des yeux, il a besoin à toute heure qu'on lui fasse la lecture, insomniaque, qu'on partage ses nuits blanches. Pour adoucir son sort, il se gava de douceurs, met six morceaux de sucre dans son café et avale des glaces à longueur de journée. Il meurt d'une endocardite en mangeant un sorbet.

lettres

Portrait de Leopardi
par Domenico Morelli



Giacomo Leopardi,
Correspondance
générale, 1807-1837,
 Allia, Paris 2007,
 2318 p.

Leopardi disait de l'ennui qu'il était le plus aristocratique de nos sentiments, phrase qui eût sans doute ravi Baudelaire s'il l'avait connue. L'ennui, plus que le fameux bonheur annoncé par Saint-Just et que connut Stendhal dans les loges de la Scala et dans les salons milanais - mais était-ce le même ? - est un sentiment nouveau au XIX^e siècle. C'est le grand sentiment, la maladie de langueur noble de ce siècle du travail, de l'argent, du mérite et du progrès.

L'ennui, mal du siècle

Le XVI^e siècle avait été occupé par ses guerres de religion, le XVII^e avait vécu sous le regard de Dieu et du roi, et le XVIII^e avait connu la fièvre des bâtisseurs d'utopie. L'ennui est proprement le sentiment du XIX^e siècle. Il est le frère jumeau du spleen et du *taedium vitae* baudelairien.

L'ennui, tel que l'éprouve Leopardi, est le sentiment aristocratique et douloureux de n'être à sa place ni dans la société ni dans son siècle. Leopardi aurait voulu être le contemporain de Dante et de Machiavel, et surtout des Anciens tels qu'il se les imaginait dans ses longs loisirs et ses études philologiques. Il a pleuré sur l'Italie asservie à l'Autriche, à la papauté et à tous ces roitelets d'Ancien Régime (qu'il méprisait copieusement et qui avaient été renforcés dans leurs pouvoirs et leurs prétentions par la chute de Napoléon et la formation de la Sainte-Alliance), les mêmes larmes amères que Dante sur l'Italie de son temps, époque où la papauté était autrement guerrière que celle du XIX^e siècle.

Il est curieux de constater qu'à la même époque et non loin de lui, vivait un autre grand homme, sujet du roi de Sardaigne, Joseph de Maistre, qui, lui, mettait

toutes ses espérances dans ce que Leopardi justement vouait aux gémonies : la grandeur n'est pas dans les faits objectifs, elle est dans le cœur des hommes et elle se rencontre dans les camps les plus opposés.

Alors Leopardi devint misanthrope comme il n'est permis de l'être qu'à un bossu de génie et il écrivit d'une encre noire et amère comme ce chocolat dont il s'empiffrait, parce que « le monde est de la fange », *E fango il mondo*. Son drame fut d'être à la fois ancien et moderne. Moderne par son incroyance et son scepticisme hérités des Lumières, et ancien par le cœur, la conception de la vie, les aspirations et les nostalgies, frère de Dante et des grands hommes de Plutarque. Mais Dante avait la foi et pas seulement en l'Italie et Leopardi ne l'avait pas. Il savait que la cité antique et la Rome républicaine ne pourraient plus renaître, et il ne voulait cependant ni de la Rome des papes ni de celle des Césars. Comment ressusciter la cité antique avec des hommes dont l'unique préoccupation est la conservation de leur existence et la quête du bonheur personnel et matériel ?

Quelques années plus tard, sous un ciel nordique cette fois, un autre célèbre bossu, un autre célèbre misanthrope, le philosophe protestant Søren Kierkegaard, élaborait une théologie de la crainte et du tremblement où l'angoisse, promue au grade de vertu théologique, plaçait le combat non plus sur l'agora mais dans le théâtre du cœur humain. Les chrétiens que cherchait Kierkegaard une lampe à la main, comme Diogène, se faisant aussi rares que les grands hommes dont Leopardi pleurait la disparition.

G. J.